

des postes. — Nil, soit fonctionnaire, soit particulier, ne doit insérer dans les lettres ou autres objets de correspondance confiés à la poste, ni effets au porteur, ni espèces monnayées, ni matières d'or ou d'argent, ni bijoux, ni diamants, ni autres objets précieux. (Arrêt du Conseil du 31 mai 1786. — lois des 22 août 1794 et 5 nivose an-V.)

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 13 juillet 1856.

Sommes versées par 64 déposants, dont 15 nouveaux. fr. 12,524 »
24 demandes en remboursement. 8,225 15
Les opérations du mois de juillet sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eckman, administrateurs.

On lit dans la Presse :

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser des renseignements relatifs à la récolte de 1856; je conçois l'espoir que vous les publierez avec d'autant plus d'empressement qu'ils démontrent jusqu'à l'évidence que le prix du pain s'harmonisera bientôt avec les salaires obtenus par les ouvriers honnêtes et laborieux.

En quittant Paris, j'ai admiré la beauté des récoltes; sur tous les points, les produits agricoles sont magnifiques; ils promettent une année abondante et favorable à l'agriculture.

Les départements de l'Aisne, de Seine-et-Marne, de l'Oise, de la Somme, du Pas-de-Calais et du Nord présentent la plus belle aspect.

On rencontre quelques blés couchés; mais les épis étant presque tous soulevés, à l'aide du beau temps la maturité du grain s'opérera sans perte notable.

Eu arrivant dans m s propriétés, sur le territoire de la Belgique, j'ai trouvé les moissons commencées; les seigles et les colzas, représentant la richesse et l'abondance, sont à l'abri des mauvaises chances.

Demain on commence à arracher les lins; on les vend à des prix très avantageux. Enfin toutes les récoltes seront rentrées avec une rapidité qui prouvera une fois de plus comment les Belges appliquent les progrès agricoles avec une intelligence et une supériorité au-dessus de tout éloges.

On remarque que les terres légères, ordinairement peu productives, sont couvertes, cette année, d'abondantes récoltes; les bons terrains ont conservé leur supériorité relative.

Enfin, les pommes de terre, les haricots et tous les produits légumineux seront abondants et contribueront à procurer l'aisance à la classe des travailleurs.

Je conclus, de tous les faits énumérés plus haut, que nous allons entrer dans la voie de la baisse des subsistances, et que, vers le mois de novembre, le prix du blé, en moyenne, ne s'élèvera pas au delà de 24 à 27 francs l'hectolitre.

L'opinion que j'émetis n'est pas isolée; elle est, au contraire, l'expression vraie des convictions des agronomes et des vœux des amis de l'humanité, qui souhaitent ardemment que la grande question du pain à bon marché soit enfin résolue.

» Agréer, etc.

» Le marquis CH. DE BRYAS, agronome.

» Taintignies (près Tournai, Belgique), le 6 juillet 1856.

P. S. Je vous fais remarquer avec bonheur que les terrains asséchés conservent leur supériorité; les produits sont notablement mieux nourris et la paille d'une meilleure qualité; enfin le drainage se propage avec une rapidité qui réalisera et justifiera mes espérances. »

Valenciennes. — On communique des environs de Binche au Journal de Charleroi, les renseignements suivants au sujet du houblon :

« Cette plante est dans un état alarmant dans notre contrée; elle est attaquée plus fort qu'il y a deux ans. A Buvrines et à Havré, le houblon devient vraiment noir et, quoi qu'il arrive, les deux tiers de la plante, dans les houblonniers du Hainaut n'atteindront pas le bout de la perche.

» Depuis huit jours, elle ne croît plus, et si la nielle n'est passée pour le commencement de la floraison qui se fait vers le 22 de ce mois, on pourra considérer la récolte comme à peu près nulle. » (ECHO de la Frontière.)

Bourbourg. — Sous l'impression de l'amélioration qui a été obtenue, la semaine passée, sur la plupart des marchés, les blés qui, lundi à Bergues, ont éprouvé une baisse de près d'un franc à l'hectolitre, ont subi le lendemain à Bourbourg une diminution plus notable, notwithstanding une grande vivacité dans les achats et un approvisionnement très-faible. Aussi, pour 1,200 hectolitres, les blés blancs, dans les limites de 54 à 60 fr. le sac d'un hectolitre et demi, ont donné une baisse de 3 fr. et les blés roux, renfermés entre 53 et 57 fr., sont descendus de plus de 5 fr. L'avoine et les fèves ont aussi reçu une certaine amélioration; le scourgeon seul a fait une ascension, qu'explique sa rareté.

La large compensation que la superbe apparence des récoltes promet dans les principales contrées de production, qui n'ont pas eu à souffrir des débordements, aux dégâts causés par les inondations dans le Midi et le centre de la France, semble aujourd'hui satisfaire à tous les besoins de l'alimentation, et cette circonstance permet d'espérer que le prix des blés ne s'arrêtera pas dans la voie des atténuations où il semble vouloir entrer. (Autorité.)

La réclame n'est pas d'invention moderne. On peut en juger par la lettre suivante publiée dans un journal imprimé à Paris en juin 1786 :

« Extrait d'une lettre de Courtray, adressée au rédacteur.

» C'en est pas sans étonnement que j'ai lu dans la gazette d'Amsterdam du 10 mars dernier, une lettre de Lille, par laquelle on annonce comme une chose extraordinaire « qu'à Merville, petite ville située sur la rivière de la Lys, il se trouve » une manufacture en nappes et serviettes, la plus considérable du royaume et des pays autrichiens; qu'on y fabrique des nappes et serviettes de toutes finesses, de toutes qualités et de tous desseins, depuis six quarts jusqu'à sept aunes du pays de largeur, avec des serviettes assorties, etc. » Je crois devoir, en bon patriote et loyal négociant, détruire l'assertion qu'elle contient et désabuser la partie du public dont elle pourrait avoir surpris la crédulité. Votre impartialité me fait espérer que vous voudrez bien seconder mon empressement, en donnant place dans votre feuille à l'annonce suivante.

» On peut dire sans exagération que la manufacture de linge de table œuvré et damassé de la ville de Courtray, dans la Flandre autrichienne, est reconnue depuis un temps immémorial, dans les quatre parties du monde, pour une des plus célèbres de notre continent; les négociants de cette ville, en donnant toute l'étendue possible à cette branche de commerce, ont prêté tous leurs soins pour la porter au suprême degré de perfection à laquelle elle est parvenue, jusqu'ou la petite fabrique de Merville n'a pu les suivre, et qui leur assure de ne jamais craindre la concurrence de leurs voisins. Non-seulement on fabrique à Courtray du linge

œuvré, dit œil de perdrix, grain d'orge, petite venise, nommé aussi rosette, damassé en toutes sortes de desseins, tels que fleurages, armoiries, etc., et depuis longtemps des nappes assorties de quatre, cinq et six aunes, mais notamment aujourd'hui de celles de sept aunes, de huit aunes et demie et de dix aunes et demie du pays; cette dernière largeur correspondant à quelque chose de plus que six aunes de Paris; on peut encore ajouter sans prévention que les nappes de la fabrique de Merville ne peuvent convenablement être mises en parallèle avec les nôtres pour leur finesse, puisque la chaîne contient 3,600 fils dans la largeur d'une aune, ce qui fait au juste pour celles de dix aunes et demie, 37,800 fils. Comme il pourrait se faire qu'on révoquerait ce fait en doute, les personnes qui désireraient plus ample information pourrions s'adresser à M. Hovyn Laviolette, négociant dans ladite ville de Courtray, qui fait présentement fabriquer avec tous les succès imaginables les largeurs extraordinaires de huit aunes et demie et de dix aunes et demie, par les maîtres R. Teeus et F. Van Daele.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

LA LÉGENDE DE SAINT-GENGOULPH.

Prologue.

Ma bruyante famille était allée respirer l'air embaumé de la campagne et m'avait laissé, en partant, cette douce paix du foyer domestique, si chère aux lettres.

» Heureux d'une absence, qui me permettait de me livrer à mes goûts favoris, j'avais condamné ma porte et signifié à Jean, mon domestique, ma volonté formelle de ne recevoir personne. Au milieu de mes livres et de mes tableaux, je goûtais un bonheur sans mélange; tantôt prenant un ouvrage ou le quittant pour un autre, tantôt confiant au papier quelques idées bizarres, ou rêvant, les yeux fixés sur une belle tête de vierge échappée au pinceau facile et suave d'un maître italien; j'obéissais ainsi à ce démon charmant de la fantaisie, auquel les poètes, les artistes, les bibliophiles et les femmes, les femmes qui gouvernent tout! n'ont jamais su résister.

» Tout à coup ma porte s'ouvrit, et Jean vint m'annoncer, d'un air consterné, que, malgré la consigne, une dame avait pénétré chez moi et voulait absolument me parler.

— Dites à cette dame que je ne puis la recevoir.

— Mais, monsieur, elle ne veut rien entendre: « Ton maître est chez lui, m'a-t-elle dit, je le sais; il faut que je le voie; va le prévenir de mon arrivée. En attendant son bon plaisir, je me promènerai dans le jardin. Oh! les jolis camélias, s'est-elle écriée, en apercevant les fleurs que monsieur cultive avec tant de soin; je vais m'en faire un bouquet! »

— Comment! mes plus beaux camélias...

— Elle les a cueillis, monsieur; de plus, elle a détaché, avec une grâce parfaite, la rose magnifique qui vous a coûté si cher!

— Et tu ne l'en as pas empêchée?

— Dame, elle m'a dit qu'elle était une vieille connaissance à monsieur.

— Malheureux! elle est vieille, et tu as pu souffrir....

— Elle est jeune, monsieur, jeune et belle. Cent fois j'ai entendu dire à monsieur qu'on doit passer quelque chose à une jolie femme.

— Mais, où donc est-elle?

— Elle visite vos appartements. Mais la voici.

En effet, je vis entrer une jeune femme à la taille élancée, aux mouvements gracieux. Elle était douée de ce genre de beauté qui fait naître un caprice, mais qui n'inspire jamais un amour profond; dans ses yeux, d'une grande mobilité

d'expression, se peignaient toutes les pensées dont son âme était agitée. Il y avait dans ses regards quelque chose d'impérieux, mais on cédait sans peine à leur douce tyrannie. Son costume, d'une originalité fort élégante, attirait l'attention. Elle était vêtue d'une robe de mousseline blanche, parsemée des ailes légères et brillantes de ces mouches aux mille couleurs que l'entomologiste recueille si précieusement. Sur son front étincelait un diamant enchâssé dans un ovale d'argent de la plus admirable ciselure; on voyait, à ses doigts, des camées d'un travail exquis; et sur sa poitrine, une fibule, ouvrage d'un mosaïste habile, retenait un léger tissu, où l'aiguille industrieuse d'une sylphide avait représenté, sous les formes les plus étranges, les Désirs, ces enfants empressés de la capricieuse Oisiveté.

— Quoi, me dit-elle, aurais-je le malheur de n'être pas reconnue de mon ami le plus dévoué?

HUBERT DE SAINT-USAGE.

(La suite au prochain numéro.)

Faits divers.

Nous lisons dans l'Univers:

« On a reçu des lettres d'Ems. Elles donnent quelques détails consolants sur les derniers moments de M. Fortoul. Quand le ministre se sentit frappé, il demanda lui-même un confesseur et un médecin. M. le curé de Saint-Roch était aux eaux. Il avait fait avec M. Fortoul, une promenade la veille. C'est lui que le ministre fit appeler. Il reçut sa confession. M. Fortoul, qui se mourait d'une maladie au cœur, avait la tête et la voix parfaitement libres. Il se confessa avec humilité et fit, en présence des assistants, sa profession de foi catholique et l'acte de contrition, tout cela d'un ton pénétré qui arrachait des larmes. Bientôt la tête fut prise et le malade perdit connaissance. Mais Dieu lui avait fait une grande grâce, et tous ceux qui ont assisté à ses derniers moments ont gardé l'impression d'une mort parfaitement chrétienne. »

— On se rappelle qu'à la suite de la victoire de l'Alma, la calèche de voyage du général russe, ainsi que tous ses papiers tombèrent entre les mains des vainqueurs. La voiture du prince Menschikoff fut envoyée à Constantinople. Depuis ce temps, on ne savait pas ce qu'elle était devenue, et ce trophée manquait à nos souvenirs militaires. Mais les Anglais, qui ne laissent rien perdre, avaient fini par brocanter ce char de défaite, et je ne sais par quelles circonstances il est arrivé ces jours derniers à Paris. Peu de personnes l'ont su, sans quoi les enchères eussent singulièrement monté à la vente. C'est un brave de Crimée, le colonel Dubosc, qui a acheté la calèche du général Menschikoff.

— Il est question de la formation en Allemagne d'une société pour la publication des vieux manuscrits et de la réimpression d'ouvrages rares et choisis. Pour le moment, l'on se bornerait à éditer les ouvrages d'une époque antérieure à la guerre de Trente-Ans. Un comité de six membres décidera des ouvrages à publier. La première œuvre qui paraîtrait par les soins de la société serait la collection des poèmes de Hans Sachs.

— Un malheureux accident a causé, il y a deux jours, la mort de douze personnes, à New-Castele. Une famille s'était embarquée sur la Syne, dans une petite barque, pour faire une partie de plaisir. La barque trop chargée rencontra un bateau à vapeur et sombra; deux jeunes filles ont seules été sauvées par leur père qui, retournant au secours d'un autre de ses enfants, a trouvé la mort avec les autres membres de sa famille.

— Mille pardons, monseigneur, j'arrive au fait. Votre très-noble et très-respectable père vous aura sans doute parlé de moi; mais dans le cas où le chétif nom de Christophe-Ildéphonse Outrebas n'aurait point été digne d'occuper une place dans sa mémoire, je viens, sans autre recommandation que sa bonté et la vôtre, monseigneur, vous proposer une opération qui mettra le comble à votre fortune en avançant un peu la mienne. Cette opération dont la sûreté se trouve garantie par mes connaissances en chimie et en minéralogie; la minéralogie surtout est ma passion favorite, et je puis me vanter qu'il n'existe pas en France une cavité souterraine tant soit peu célèbre que je n'aie visitée: depuis les fosses d'Anzin jusqu'à la grotte de Sainte-Balme. Cette opération, dis-je....

— Monsieur, interrompit le Mexicain impatient, vous voyez que je suis en ce moment avec des personnes que cette conversation pourrait ennuyer, je vous attendrai chez moi demain matin, pour avoir le loisir de vous écouter.

— Je suis à vos ordres, monseigneur, mais je vous en supplie ne m'oubliez pas.

R. DE MERCIGNY.

(La suite au prochain numéro.)

KARMESSÉS.

(Dimanche 20 Juillet.)

Haubourdin; — La Madeleine (extrà-muros); — Neuville-en-Ferrain; — Pérenchies.

virent avec surprise accourir Bénégo qu'ils avaient laissé à Paris. — Monsieur, dit-il à son maître, je précède un original qui depuis ce matin est venu six fois vous demander avec instance. J'ignore comment il a pu savoir que vous étiez à Saint-Cloud; mais dès qu'il m'en fait connaître son intention de venir vous y chercher, je montai à cheval pour le devancer et vous aider à vous débarrasser d'un importun dont je commence à me défier.

A peine Bénégo avait-il fini de parler qu'une voix étouffée sortant d'une de ces modestes voitures que les Parisiens appellent d'un nom très-inmodeste (*), s'écrie: Arrêtez, arrêtez, cocher. Le voilà, je l'ai vu, arrêtez donc! D'autres voix, les unes en fausset, les autres en basse-taille, réclament en termes énergiques contre la demande de leur compagnon de voyage, et le cocher, sans paraître s'inquiéter de ce brouhaha, continue sa route vers l'auberge où précisément se rendaient aussi l'abbé de Sully et ses deux élèves.

A la vue de son gîte la pauvre rosse s'arrête en trébuchant, l'équipage disloqué pousse un dernier cri sur son essieu, les deux roues, impatientes de se quitter, s'échappent l'une à droite, l'autre à gauche, et la caisse vermoulue dans laquelle sont emballées huit personnes avec leur bagage, tombe lourdement sur le pavé, sans déranger leur position respective.

Dès qu'on se fut assuré qu'il n'y avait personne de blessé, tous les assistants et l'abbé lui-même malgré sa gravité ne purent s'empêcher de rire des grotesques figures qui sortaient une à

une de la ci-devant voiture. La dernière surtout attira leur attention: c'était celle d'un petit homme dont le volume paraissait diminué de moitié par l'excessive pression qu'il avait endurée pendant plus de deux heures. Son premier soin, dès qu'il se retrouva sur ses jambes, fut de réparer de son mieux le désordre de sa toilette. La chose n'était pas facile, car son habit de camelot venait de contracter plus de mille plis ineffaçables, ses bas blancs étaient ornés de cinq ou six empreintes de talons, et sa perruque dépouillée semblait, dans sa nouvelle direction, marquer exactement la déviation de l'aiguille aimantée.

Ne pouvant remédier à tout, il prit sur le champ son parti; sans s'occuper davantage de sa mésaventure, il se mit à parcourir des yeux la foule qui l'entourait, et, malgré l'exiguïté de sa taille, il ne tarda pas à reconnaître Bénégo dont la physionomie était assez remarquable, et jugeant aisément que le jeune homme qui se trouvait près de lui était son maître, il s'en approcha avec empressement.

— N'ai-je pas l'honneur, lui dit-il, de parler au fils de Don Diego de los Sacotécas, y Orizaba, y Altamirano, commandeur de Saint-Jacques, chevalier de Calatrava, et l'un des plus riches seigneurs de la Nouvelle-Espagne?

— Je suis Mexicain et me nomme Télasco, que désirez-vous de moi?

— Télasco, soit, monseigneur; je sais que vous voulez garder l'incognito et je vous demande pardon de l'avoir trahi, quoique je suis persuadé que monsieur l'abbé dont la figure est si respectable et mademoiselle qui a l'air d'une si charmante personne sont incapables d'abuser de mon discrétion, qui, à la vérité, n'est pas de grande importance, puisque je n'ai pas parlé des projets de votre illustre père et des vœux admirables

(*) Je n'ai pas besoin de rappeler que cette véridique histoire se passe en 1814 et qu'il n'y avait alors ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur.